

## Septième Parole – Vendredi 10 avril 2020 : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23, 46).

Le cardinal JOURNET récapitule merveilleusement les 7 paroles de Jésus sur la croix : « Au cœur de la Croix de Jésus brille une extraordinaire lumière, qui rayonne dans ses trois premières paroles, où il n'est soucieux que de bienfaisance ; qui semble se voiler sous les deux paroles que lui arrache la violence du supplice : à la croix dit l'hymne liturgique, la Dété se cache (*In cruce latebat sola Deitas*) ; mais qui réapparaît dans la paix dominatrice et la majesté sereine des deux dernières paroles »<sup>[1]</sup>.

Alors goûtons, sans plus attendre, la dernière parole de Jésus. Elle se trouve uniquement dans le récit de Luc. Au moment de mourir, Jésus pousse **un grand cri** et dit : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ». Tous ces mots ont leur importance. D'abord, Jésus remet son esprit. Cela exprime **la formidable liberté avec laquelle il accomplit sa mission**. A Gethsémani, en se tournant vers son Père, après une longue lutte, il avait prié de la sorte : « Père, (...), que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne » (Lc 22, 42). Maintenant, sa volonté est parfaitement ajustée à celle de son Père. **Il donne sa vie dans un acte de volonté jamais égalé. Rien ne le retient d'aller au bout du don de soi**. On entend donc ici raisonner une autre phrase, prononcée plus tôt par Jésus en parlant de sa vie : « Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même » (Jn 10, 18). **Une belle grâce de ce triduum pascal serait de grandir dans cette liberté de Jésus, liberté de vouloir et de faire le bien**.

Dans l'évangile de Luc, la première parole de Jésus est celle qu'il adresse à Joseph et à Marie dans le Temple de Jérusalem, après avoir disparu quelques jours : « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père » (Lc, 2, 49) ? Et dans ce même évangile, sa dernière parole est celle que nous méditons aujourd'hui. Dans ces deux cas, aux deux extrémités du texte de saint Luc, il est question de son Père. **Toute la vie de Jésus se comprend dans cette relation divine avec son Père**. Et ici, **dans ce qui est la dernière parole de Jésus, se dit l'abandon et la confiance du Fils dans sa relation au Père**. Cette confiance de Jésus est tellement forte qu'elle **provoque**, nous dit le Cardinal Lustiger dans son livre *La Promesse*, **le miracle de sa Résurrection**. La confiance, c'est la participation du Fils à sa propre Résurrection, voulue par le Père et opérée par l'Esprit Saint.

Et Jésus s'appuie sur cette confiance pour s'abandonner complètement à son Père et lui remettre son esprit entre ses mains : « les mains du Père sont faites pour secourir ses enfants : elles sont tendres et fortes ; pour recevoir leur dépôt : elles sont fidèles ; et pour le mettre hors d'atteinte : elles sont sûres. Jésus donne au Père le plus précieux, le plus grave des dépôts qui aient jamais été mis en de telles mains, son âme créée de Fils unique, lourdes des clartés du ciel et des douleurs de la terre, dont l'amour est assez vaste pour embrasser le nouvel univers de la rédemption et l'entraîner vers ses destinées »<sup>[2]</sup>. **Mystérieusement, la liberté de Jésus se dévoile dans cet abandon confiant vis-à-vis de son Père. Que nous puissions emprunter les mêmes chemins que ceux de notre Seigneur**.  
Devant un tel mystère, ultimement, nous ne pouvons que prier : « Mon Père, je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre tes mains. Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance, car tu es mon Père » (Bienheureux Charles de Foucauld).

<sup>[1]</sup> Charles Journet, *Les sept paroles du Christ en croix*, Éditions du Seuil, 1952, p.157.

<sup>[2]</sup> Idem, p.164.